– XXXIII –

PALÉOGRAPHIE ET CODICOLOGIE : LA PRODUCTION D'UN SCRIPTORIUM DE CONSTANTINOPLE PEU APRÈS LE MILIEU DU XI[e] SIÈCLE*

Voilà tout juste trente ans, sur le conseil d'Alphonse Dain, je proposais à Monsieur François Masai mon premier travail sur les manuscrits grecs ; l'accueil réservé au débutant fut chaleureux et réconfortant, et l'article parut dans *Scriptorium* en 1950. Une quinzaine d'années plus tard, Monsieur François Masai m'offrit d'entrer au Comité de Direction de cette revue, qu'il continuait d'animer avec une ardeur toujours aussi vivace ; il me permit ainsi de mieux comprendre ce que sont les responsabilités du directeur d'une publication internationale, les difficultés qu'il doit surmonter, les satisfactions et les joies qu'il connaît. Mais il y a plus : Monsieur François Masai est un de ceux qui ont le plus contribué au développement de la codicologie comme « discipline archéologique ». Aussi me suis-je permis, pour lui témoigner ma reconnaissance, de reprendre le titre d'un article qu'il a publié dans *Scriptorium* comme un véritable manifeste[1] ; le sous-titre qui accompagne cet hommage marque les limites, beaucoup plus modestes, de ma contribution à la défense et illustration de la codicologie.

Le point de départ de notre enquête sera fourni par deux manuscrits datés de la même année, 1065. C'est le 19 juillet que le moine Grégoire a achevé la copie du *Marcianus gr*. 101, un tome des homélies de s. Jean Chrysostome sur les épîtres pauliniennes. Quelques mois plus tard, le 4 décembre, le moine Théodose, pauvre pécheur, terminait la transcription du *Thesaurus de Trinitate* de s. Cyrille d'Alexandrie dans l'actuel *Parisinus Coislinianus* 248. Il est difficile d'imaginer deux écritures plus dissemblables qui soient strictement contemporaines et qui aient été utilisées pour la copie d'œuvres du même caractère (cf. pl. 2 et 3). Le moine Grégoire se sert d'une minuscule perlée, régulière, légèrement penchée à droite, dont H. Hunger a montré qu'elle était l'écriture typique du XI[e] siècle[2], alors que le graphisme de Théodose donne une impression générale d'irrégularité,

* *Miscellanea codicologica F. Masai dicata*, ed. P. Cockshaw, M.-C. Garand & P. Jodogne, Gand 1979, p. 175-183 et pl. 21-22.

1. F. Masai, Paléographie et codicologie, *Scriptorium* 4, 1950, p. 279-293.

2. H. Hunger, Die Perlschrift, eine Stilrichtung der griechischen Buchschrift des 11. Jahrhunderts, dans *Studien zur griechischen Paläographie* (Biblos-Schriften 5), Wien

avec de fortes variations dans le module des lettres et une tendance à développer les éléments circulaires ; comme l'a bien vu N. G. Wilson[3], on a là un des premiers exemples de ces écritures d'érudits qui apparaissent vers le milieu du XI^e^ siècle et ne feront que s'étendre au cours des siècles suivants. Si la paléographie ne permet pas d'établir de relation entre les
176 produits des deux copistes, l'examen codicologique ne paraît guère plus favorable : le *Marcianus* compte deux colonnes de 38 lignes à la page, alors que le *Coislinianus* est écrit à pleine page, avec 32 lignes. Toutefois, une particularité est commune aux deux manuscrits : la réglure comporte un cadre extérieur à lignes simples. Peut-on, à partir d'un indice aussi mince, aussi ténu, envisager que les deux manuscrits aient une origine commune, c'est-à-dire soient des produits du même scriptorium ? C'est à cette question que je voudrais apporter une réponse.

Le copiste Grégoire, dans la souscription de son manuscrit, ne s'est pas contenté de donner la date où il a achevé son travail, il a aussi indiqué qu'il était moine et prêtre du monastère τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς Εὐεργέτιδος, la Très Sainte Mère de Dieu la Bienfaitrice (nous dirions en français : Notre-Dame des Bienfaits).

Ce monastère avait été fondé quelques années plus tôt[4], en 1049, aux abords immédiats de Constantinople, par Paul, un écrivain spirituel originaire de la capitale, l'auteur bien connu du florilège dit *Évergétinon,* un recueil de quatre livres divisés chacun en cinquante chapitres ; cette *Συναγωγὴ τῶν θεοφθόγγων ῥημάτων καὶ διδασκαλιῶν τῶν θεοφόρων καὶ ἁγίων πατέρων* était destinée à l'instruction des moines. La fondation était encore modeste quand Paul mourut, le 16 avril 1054. Son successeur, Timothée, contribua efficacement au développement, matériel et spirituel, de l'Évergétis ; il agrandit les bâtiments, fit bâtir une église, étendit le domaine et rédigea le typikon du monastère, qui nous est parvenu dans une copie du XII^e^ siècle, l'*Atheniensis gr.* 788. Cette activité lui valut d'être considéré comme le second κτήτωρ du couvent. La conquête latine, en 1204, fut fatale à l'Évergétis : devenu tributaire du Mont-Cassin, le monastère semble avoir disparu avant 1261 ; en tout cas, il n'est plus mentionné sous les Paléologues : c'est alors un couvent de femmes qui porte son nom.

1954, p. 22-32 et pl. III-X ; reproduit dans H. Hunger, *Byzantinische Grundlagenforschung*, London 1973, 1^er^ article.

3. N. G. Wilson, Scholarly hands of the middle Byzantine period, dans *La paléographie grecque et byzantine*, Paris 1977, p. 221-239 (p. 223 pour l'écriture du *Coislinianus*).

4. Sur l'histoire du monastère de l'Évergétis, l'étude la plus détaillée reste celle de J. Pargoire, publiée en trois articles dans *Échos d'Orient* 9, 1906, p. 366-376, et 10, 1907, p. 155-167 et 249-263. Voir aussi R. Janin, *Les églises et les monastères* (*Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. 3*), Paris 1953, ^2^1969, p. 186-191, qui croit, à tort selon V. Laurent (*Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin. 5, 2, L'église*, Paris 1965, p. 77), à l'existence de deux monastères d'hommes sous ce vocable.